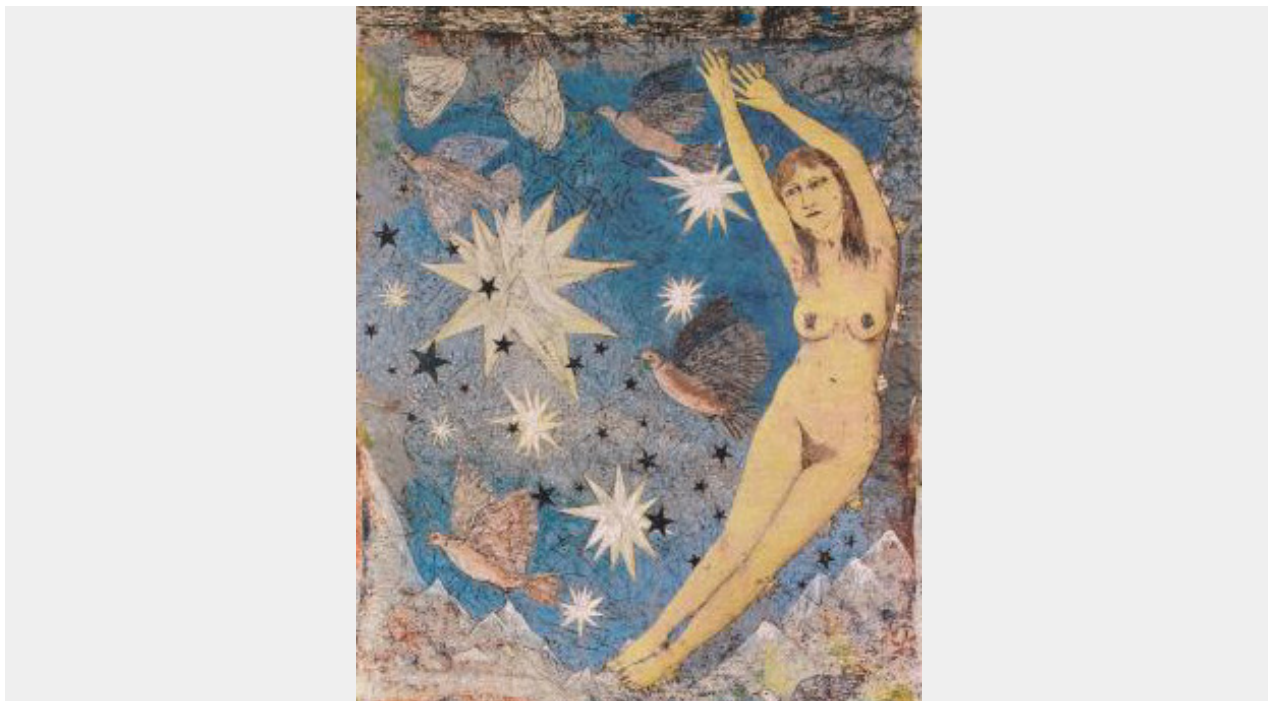


Le féminisme incarné: se réappropriier nos corps intimes



Si les mobilisations féministes des années 1970 ont rendu possible l'émancipation des femmes par rapport à la fonction procréatrice qui leur est assignée depuis des siècles, les revendications de la dernière décennie ont rappelé que le corps féminin demeure, à bien des égards, un objet aliéné. De nouvelles revendications ayant trait à l'intimité ont émergé et composent ce que Camille Froidevaux-Metterie qualifie comme le tournant génital du mouvement féministe. En plaçant le corps des femmes au centre de sa réflexion, elle propose dans cet entretien de dépasser l'opposition binaire universalisme/différentialisme par un « féminisme incarné », une phénoménologie du féminin.

Après la bataille du vote, la bataille de la procréation constitue la deuxième vague des grands combats féministes. En quoi ces luttes pour le droit à la contraception et à l'avortement ont-elles entraîné une mutation (ou une rupture) que vous qualifiez d'anthropologique?

Avec la conquête des droits procréatifs, les féministes de la Seconde vague ont fait bien plus que de s'affranchir du « destin » maternel, elles sont devenues enfin modernes. En prenant le contrôle de leurs corps procréateurs, elles ont pu revendiquer la liberté et l'égalité dont les hommes s'étaient, jusque-là, réservé le privilège. Pouvoir choisir le moment d'une grossesse ou refuser la maternité, c'est aussi accéder au statut de sujet libre d'investir le monde et de former tous les projets. Il faut donc attendre les années 1970 pour que les femmes fassent leur entrée dans la modernité en s'extirpant du carcan immémorial qui les enfermait dans leur corps.

Comment se manifeste le plus souvent le pouvoir de contrôle des hommes et de la société sur le corps des femmes? Pourquoi estimez-vous qu'il s'agit du premier et de l'ultime bastion de la domination masculine?

Depuis l'Antiquité grecque, les femmes ont été définies, à l'aune de leur fonction procréatrice, comme des corps « à disposition », c'est-à-dire comme des corps-objets. Cette objectivation est au fondement de l'obsession que la société patriarcale nourrit pour leur apparence : elles doivent être toujours belles et désirables afin de plaire à ceux qui les assigneront ensuite aux tâches domestiques et familiales. Objectivées, elles sont donc aussi aliénées, au sens rigoureux du terme, c'est-à-dire rendues étrangères à elles-mêmes.

C'est ce que montre Simone de Beauvoir dans *Le deuxième sexe* : étant comme les hommes des sujets libres et agissants, les femmes ont été privées de cette liberté et de cette capacité d'action par leur enfermement dans leur corporéité sexuelle et maternelle. Toute l'histoire du féminisme, à partir de là, c'est de faire en sorte que les femmes ne soient plus définies par leur corps. Mais la révolution initiée dans les années 1970 avec la maîtrise de la procréation n'a pas enclenché le renversement annoncé, la hiérarchie sexuée du monde (privé-féminin-inférieur v. public-masculin-supérieur) est restée solidement enracinée au sein même de nos sociétés soi-disant émancipées.

Vous soutenez que nous sommes en train de vivre le «tournant génital» de la lutte et de la pensée féministes. Qu'entendez-vous par là? Quelle prise de conscience sous-tend cette bataille de l'intime?

Camille
Froidevaux-Metterie

UN CORPS À SOI



SEUIL

C'est ce scandale de l'objectivation corporelle perpétuée qui a été révélé au grand jour à partir du début des années 2010 par une nouvelle génération de féministes qui a décidé de libérer le corps des femmes jusque dans les plus intimes de ses dimensions. Règles, organes génitaux, violences gynécologiques et obstétricales, sexualité et plaisir, violences sexistes et sexuelles, ce sont toutes les problématiques génitales qui sont aujourd'hui au cœur des luttes et de la pensée féministes.

Dans *Un corps à soi* (Seuil, 2021), je déroule le fil de l'existence des femmes pour m'arrêter à chacun de ses « nœuds phénoménologiques », lorsqu'un événement corporel produit simultanément une déflagration intime et existentielle, un changement dans les représentations sociales et des attentes en termes politiques. C'est par exemple le cas de la puberté, lors d'une grossesse ou de la ménopause, mais aussi lorsqu'il s'agit de se nourrir, de se vêtir ou de jouir. J'explore ces sujets incarnés en les analysant au double prisme de l'aliénation et de la libération. Il s'agit de démonter tous les mécanismes par lesquels les femmes continuent d'être réduites à leur corps, avec tout ce que cela implique de discrimination et d'oppression, tout en insistant sur les modalités d'émancipation qui font de nos corps des lieux de liberté et d'action.

Quelles sont pour vous les principales

problématiques corporelles qui peuvent contribuer à l'affirmation des femmes comme des sujets à la fois sexués et libres ?

Il y a trois domaines corporels qui font aujourd'hui l'objet de toutes les attentions féministes : l'apparence, la maternité et la sexualité. Dans le premier cas, il s'agit de se débarrasser des injonctions esthétiques (ou à tout le moins de les tenir à distance) qui pèsent sur nous au quotidien et nous empêchent de vivre sereinement nos corps tels qu'ils sont et tels qu'ils se transforment. Je me réjouis d'observer l'intense activité de déconstruction et de libération qui se déploie sur les réseaux sociaux pour rendre visibles et donc légitimes tous les corps, toutes les peaux, toutes les formes.

Autour de la maternité se déploie par ailleurs un mouvement réclamant que les femmes reprennent le contrôle sur le processus de la gestation et de l'accouchement. Des livres paraissent sur le premier trimestre de grossesse (Judith Aquien, *Trois mois sous silence*, Stock, 2021) ou le post-partum (Illana Weizman, *Ceci est notre post-partum*, Marabout, 2021). Là encore, il s'agit de reprendre possession d'une corporalité tout entière livrée aux mains des médecins et des hommes. Cela passe aussi par la revendication de la non-maternité comme une option procréative parmi les autres.

Enfin, il y a le sujet central de la sexualité dans sa version hétéronormée. Car dénoncer les violences sexuelles, c'est aussi aspirer à une sexualité épanouissante, parce qu'enfin égalitaire, c'est-à-dire conçue au double prisme de la liberté et du consentement. Il ne s'agit non pas tant de sortir de l'hétérosexualité que d'en couper les racines patriarcales pour en repenser les modalités en profondeur. C'est par exemple œuvrer à déconstruire le script dominant qui réduit le rapport sexuel à la pénétration d'un vagin par un pénis. Remettre en question la notion de performance, questionner la simulation de l'orgasme par les femmes, explorer de nouvelles pratiques, tout cela concourt à transformer les relations entre les sexes. De ce point de vue, il me semble que la participation des hommes à cette dynamique de transformation est inévitable. Comment penser l'hétérosexualité dans une perspective féministe s'ils n'acceptent pas de regarder en face leur propre responsabilité dans la reproduction du schéma patriarcal et s'ils ne s'engagent pas à modifier leurs comportements ?

Comment le « féminisme incarné » que vous défendez peut-il permettre de dépasser l'opposition entre le féminisme différentialiste et le féminisme universaliste ?

On ne cesse de recourir au schéma du siècle dernier opposant un féminisme universaliste compatible avec l'égalitarisme républicain à un féminisme différentialiste synonyme d'essentialisation de la condition féminine. Ce vis-à-vis est selon moi obsolète et inopérant, il ne rend pas compte de la situation qui est celle des femmes aujourd'hui, il est aveugle à la réalité concrète de leurs existences ainsi qu'aux enjeux nouveaux qui sont ceux du féminisme contemporain. Si notre horizon est bel et bien celui des droits humains dans leur portée d'universalité, le combat féministe se fonde désormais sur la reconnaissance des particularités et des singularités qui font que le sujet politique du féminisme est intrinsèquement pluriel. Il n'y a pas plus de « nous, les femmes » que de « nous, les femmes blanches », que de « nous, les femmes noires », que de « nous, les

lesbiennes », que de « nous, les femmes handicapées », que de « nous, les femmes trans ». Il n'y a que des groupes aux contours mouvants, susceptibles de se retrouver autour d'un même objectif politique un jour, pour former une coalition différente un autre jour, le fil rouge de l'oppression patriarcale reliant entre elles ces entités fluides.

Le féminisme incarné propose une alternative au cadre binaire universalisme v. différentialisme. Il s'agit de tenir ensemble et l'abstraction juridique qui fait de nous des sujets de droits et l'incarnation très concrète de nos existences. Ce n'est pas essentialiser la condition des femmes que d'en explorer les caractéristiques sexuées ; c'est mettre au jour ce scandale de l'objectivation perpétuée de nos corps disponibles. Ce n'est pas catégoriser les femmes en les enfermant dans leur « nature » que de penser la maternité ou la génitalité ; c'est révéler la puissance oppressive des modalités dans lesquelles elles sont vécues et qui constituent le soubassement même du système patriarcal.

Qu'entendez-vous par «Individu générique»? Quel horizon laisse-t-il présager?

Pour le comprendre, il faut commencer par dire ce que c'est que de penser le *féminin*. Je le distingue de la féminité qui renvoie à un ensemble de dispositions considérées comme étant indissolublement attachées à la condition féminine : la disponibilité sexuelle, le dévouement maternel et la subordination sociale. Ce mot de féminité condense en fait le projet patriarcal tel qu'il est imposé aux femmes depuis les origines, à savoir un pseudo destin corporel placé sous le signe de l'infériorité et de l'asservissement. C'est tout ce contre quoi nous luttons.

Je propose de définir le féminin comme un rapport à soi, aux autres et au monde qui passe *nécessairement* par le corps et qui se trouve de ce fait *déterminé* par lui. C'est précisément parce qu'elles n'ont longtemps été *que* des corps, tout entières assimilées à leurs fonctions sexuelle et maternelle, que les femmes ne peuvent faire comme si elles n'avaient pas de corps, et plus encore, comme si elles n'avaient pas de corps *sexué*. Il n'y a ainsi aucune mesure ni comparaison possible entre ce qu'elles éprouvent du fait de la sexuation de leur existence et ce que peuvent éprouver les hommes de ce même point de vue. La grande différence tient dans le caractère obligatoire et systémique des injonctions qui pèsent sur le corps féminin et dans le caractère inéluctable des violences corporelles subies. C'est pourquoi, au passage, je considère autant les femmes trans que les femmes cis lorsque je parle du corps féminin.

Cela étant posé, je postule que nous nous dirigeons vers l'effacement du féminin et l'advenue d'un individu générique, c'est-à-dire un individu que plus aucune caractéristique physique (genre, couleur de peau, situation de handicap) ne distinguerait ni ne discriminerait. Cet horizon est encore bien flou, mais le simple fait de pouvoir le penser indique que quelque chose a été enclenché qui annonce la dissolution de la binarité féminin-masculin. C'est en tout cas dans cet espoir que je veux contribuer à la dynamique féministe assez irrésistible dans laquelle nous sommes aujourd'hui entraînées.

Notes de bas de page :

Pour citer cet article :

Camille Froidevaux-Metterie, «Le féminisme incarné: se réappropriier nos corps intimes», *Silomag*, n°13, oct.

2021. URL: <https://silogora.org/le-feminisme-incarne-se-reappropriier-nos-corps-intimes>